

Longtemps mal famé, ce légendaire quartier du sud de Manhattan est devenu le repaire du luxe et des milliardaires. Il fut d'abord le cœur battant de l'art

Le 101 Spring Street, construit en 1870, acheté par l'artiste Donald Judd en 1968. Il peut aujourd'hui être visité.

# NEW YORK SOHO STORY

Sur cette terre où poussent les gratte-ciel, on l'appelait la « vallée ». Une enclave d'immeubles bas aux façades caractéristiques, en fonte ou en briques, avec leurs escaliers extérieurs de secours. Abandonné par les manufactures et les entrepôts, SoHo, pour South of Houston Street, la frontière avec Greenwich, renaît dans les années 1960 grâce aux créateurs d'avant-garde en quête d'espace et de lumière. Sans le savoir ils lancent une mode : celle de l'architecture postindustrielle, avec ses nouveaux ateliers, les lofts... D'abord réservés aux artistes, ces vastes volumes sans cloisons vont séduire les bobos. Le quartier change d'âme et devient le temple du shopping. Olivier Guez, Prix Renaudot, nous fait revivre son âge d'or. Quand un village d'artistes était la capitale de la création.

PHOTO EVA SAKELLARIDES  
REPORTAGE OLIVIER GUEZ



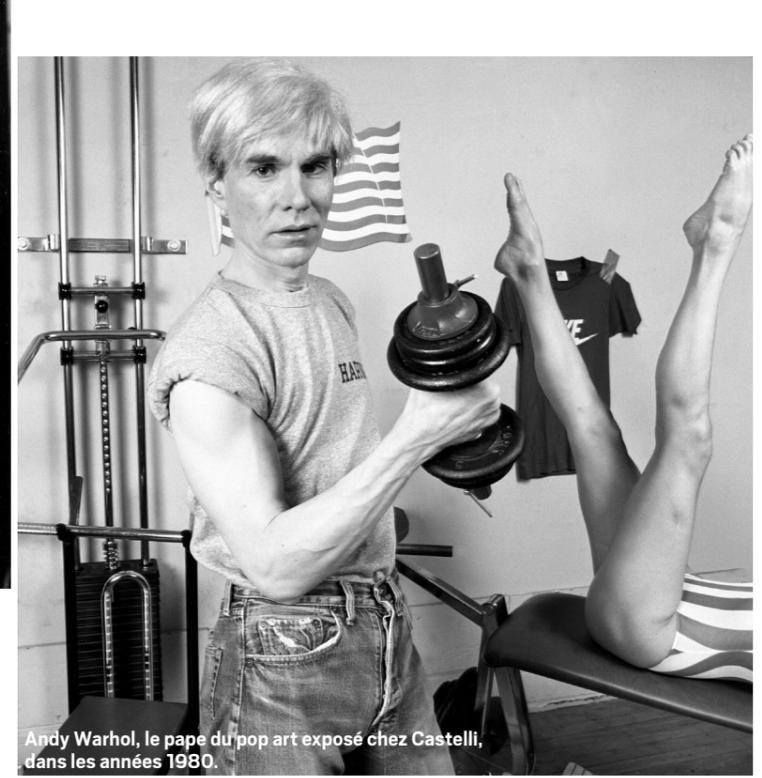


La fièvre est comparable au Montparnasse des Années folles. Des ateliers aux restaurants qui prolifèrent, des concerts aux performances, l'art vibre partout. Le samedi, jour des vernissages, le quartier se transforme en fête géante. En 1971, une adresse fait de SoHo le rendez-vous incontournable des artistes phares, des collectionneurs et de la jeunesse branchée : le 420 West Broadway. L'immeuble est investi par des galeristes renommés qui ont choisi, pour célébrer les grandes heures de l'art conceptuel et du minimalisme, de tourner le dos à l'Upper East Side.

Le fameux 420 West Broadway, où quatre galeries ouvrent en même temps le 25 septembre 1971 : Castelli, Sonnabend, Weber et Emmerich.



Jean-Michel Basquiat entre son père Gérard et Nora, la compagne de celui-ci, à New York en 1982. Né en 1960, il n'a pas participé à l'essor de SoHo, mais il y a pris la lumière.



Andy Warhol, le pape du pop art exposé chez Castelli, dans les années 1980.

## Dans les années 1970, l'effervescence artistique sonne le réveil mondain du village « downtown »



Le restaurant Dave's Corner Luncheonette, au coin de Broadway et de Canal Street... transformé aujourd'hui en boutiques de souvenirs.

Paula Cooper, la pionnière. Elle a lancé SoHo en y ouvrant la première galerie.

## En 1968, Paula Cooper loue deux lofts pour en faire une galerie : « Mes amis m'ont traitée de folle »

étage de l'immeuble de Donald Judd, sur Spring Street, à deux pas de là, agrémentée d'un tube fluorescent de Dan Flavin, par exemple, ou d'un parallélépipède en acier de Judd, mort en 1994, dont la fondation a maintenu en l'état les appartements et l'atelier. « C'est ainsi qu'on jouit le mieux de l'esprit loft et de celui de SoHo », dit le broker. Je bois ses paroles et entrevois la crémaillère, l'ébahissement des amis, de la famille (et de la direction de Paris Match, généreusement conviée), trinquant avec des anciens de la Factory d'Andy Warhol, le mannequin Helena Christensen, Kylian Mbappé, le galeriste Vito Schnabel et Angela Merkel. Nous parlons argent tout de même : le joyau vaut un (tout petit) peu moins de 9 millions de dollars, auxquels s'ajoutent près de 7 000 dollars de charges mensuelles. « Ce bien exceptionnel ne restera pas longtemps sur le marché, alors, sans vouloir vous presser, je vous conseille de formuler une offre s'il vous intéresse. » Je suis sur le point de dégainer – et par là même à signer la note de frais la plus faramineuse de l'histoire de la presse mondiale –, lorsque mon téléphone vibronnant interrompt ma rêverie.

L'achat du loft eût constitué une excellente entrée en matière à mon histoire de SoHo. Elle a commencé par hasard, en novembre de l'année dernière, à l'occasion d'un vernissage dans une galerie de Tribeca, de l'autre côté de Canal Street, quelques blocs plus bas. J'y ai fait la connaissance du peintre néo-expressionniste David Salle par l'entremise d'un ami californien commun. Lorsque l'artiste m'a dit qu'il avait vécu à SoHo à la fin des années 1970, je l'ai pressé de questions, ignare, curieux, songeant, mais sans le lui dire, heureusement, à Basquiat, Warhol et au Studio 54, à d'autres icônes et à d'autres clichés du New York délabré, flamboyant et débauché de l'époque; ce dernier âge d'or de liberté et de créativité que l'Occident continue de célébrer et dont il semble ne s'être jamais remis.

Le lendemain, j'ai mis la main sur un guide de SoHo daté de 1979 chez un bouquiniste d'East Village. Moyennant 100 dollars, j'ai lu dans l'introduction que SoHo était devenu la « capitale du monde de l'art new-yorkais et de l'avant-garde », « the place to be ». C'était difficilement concevable lorsque j'y avais passé l'été 2011. Des amis avaient prêté à ma compagne de l'époque un loft sur Wooster Street, mais il ne faisait pas bon vivre dans « le quartier le plus excitant de New York » trente ans plus tôt. Désert matin et soir, quand les boutiques étaient fermées, infesté de touristes et d'accros du shopping les week-ends, il n'avait guère de charme. Vivre à SoHo c'était se téléporter dans les quarante premières pages de « Vogue », un univers froid et aseptisé, saturé d'enseignes mondialisées. Seuls les groupes les plus puissants pouvaient s'offrir une boutique, tant les loyers étaient prohibitifs; il était plus facile d'acheter une mallette Vuitton que 1 kilo de pommes. Qu'était-il arrivé à SoHo que l'écrivain Adam Gopnik comparait à la Florence de la Renaissance ou au Paris du début du XX<sup>e</sup> siècle? Comment avait émergé l'éphémère épice centre mondial de l'art contemporain? C'est cette histoire que je vais raconter, en archéologue, le vieux guide en main.

**Les pompiers l'appelaient « les 11 acres de l'enfer » à cause des incendies fréquents**

« Mes amis ont pensé que j'étais folle », raconte Paula Cooper. Gracieuse et cultivée, la vieille dame est une pionnière. Une visionnaire: elle a ouvert la première galerie du quartier sur Prince Street, en 1968. « J'ai loué deux lofts pour 300 dollars par mois, une bouchée de pain comparé aux tarifs pratiqués dans l'Upper East Side et sur la 57<sup>e</sup> Rue », où se concentrait le monde de l'art new-yorkais. « J'avais besoin d'espace, non seulement pour montrer les pièces de plus en plus grandes que façonnaient les jeunes artistes, mais aussi pour organiser des happenings, des concerts ou des lectures de poésies, en pleine guerre du Vietnam à laquelle j'étais violemment opposée. SoHo, qu'on ne désignait pas encore ainsi, était l'endroit où de telles performances pouvaient avoir lieu. » [SUITE PAGE 77]

Il fallait le culot de la jeunesse pour se lancer dans une telle aventure. Ou du brio, simplement: le district abritait encore des entrepôts, des fabriques (de chocolats, de jouets, de fenêtres...), des imprimeries et des ateliers de couture miséreux, plus ou moins clandestins, et quelques artistes, déjà. Le collectif Fluxus, auquel appartenait Yoko Ono, occupait un immeuble sur Greene Street; Chuck Close, bientôt le pape de l'hyperréalisme, habitait en face de la galerie de Paula Cooper. « Sinon c'était la zone. En fin d'après-midi, tout fermait, y compris les quelques "luncheonettes" qui ravitaillaient les ouvriers, et les rues plongées dans la pénombre se vidaient », se souvient-elle. Les chauffeurs de taxi devaient être guidés la nuit, ils ne déposaient jamais de clients par ici: les bourgeois de la ville haute dépassaient rarement la frontière de la 14<sup>e</sup> Rue et on ne traînait pas downtown si on n'avait rien à y faire dans les années 1960.

« Remontons au New York de l'après-guerre civile pour comprendre l'émergence de SoHo », suggère James Sanders, architecte, cinéaste et passionné d'urbanisme dans son bureau-appartement de Tribeca. À la fin du XIX<sup>e</sup> siècle, la ville connaît un boom industriel sans précédent et son port « phénoménal », aux confluent des routes marchandes de l'Atlantique, de la rivière Hudson et de la région des Grands Lacs, le cœur de l'Amérique du Nord, est devenue le centre de l'économie mondiale. « Le bas de

Manhattan était l'emplacement naturel pour accueillir des grossistes, des arsenaux et des manufactures où s'échinait la main-d'œuvre récemment immigrée installée alentour – à Chinatown, Little Italy et le Lower East Side, où s'entassaient les Juifs d'Europe orientale. Aussi a-t-on construit des centaines d'immeubles sur le même modèle, en plaques de fonte modulaires, ces bâtiments qui font aujourd'hui la renommée de SoHo. À chaque étage se trouvaient un ou plusieurs "lofts", synonyme d'entrepôt ou de magasin à l'origine. » La zone décline après la Seconde Guerre mondiale. De nouvelles installations portuaires sont construites dans le New Jersey, des usines et des hangars de plus grande taille à Brooklyn et dans le Queens, tandis que les frets aérien et autoroutier prennent leur essor. « Les rues pavées du quartier n'étaient plus appropriées au chargement des camions. Les transporteurs perdaient un temps fou en grim pant aux étages supérieurs. » Désertés par les marchands et les manufacturiers, les lofts sont loués ou squattés par des artistes comme Barnett Newman, en quête d'espace et de luminosité. « Les expressionnistes abstraits peignaient des formats de plus en plus grands. Comme les sculpteurs. Ils ne voulaient plus d'une chambre de bonne à Greenwich Village mais les grandes surfaces qu'offrait le territoire », dit James Sanders.

« À l'époque, il n'avait pas de nom, ses nou-



Les frères Guy (à g.) et Serge Raoul, fondateurs de Raoul's, le premier restaurant français de SoHo.

veaux résidents disaient vaguement qu'ils habitaient downtown, les pompiers l'appelaient « les onze acres de l'enfer » à cause des incendies fréquents qui s'y déclenchaient, d'autres le nommaient la « vallée », allusion à la modeste hauteur des bâtiments entre les gratte-ciel des environs... », écrit Annie Cohen-Solal dans sa biographie du galeriste Leo Castelli. En 1959 la commission de planification de la ville de New York [SUITE PAGE 78]

### De notre envoyé spécial à New York Olivier Guez

Une limousine m'attend devant l'agence. À l'arrière de l'habitacle climatisé, le « broker », pelotonné comme un gros chat sur la banquette en cuir, me tend une main ferme et avenante. Il a flairé l'affaire juteuse, le bon client: « Je voudrais acheter un loft à SoHo. L'argent ne compte pas. Montrez-moi ce qu'il y a de mieux dans le quartier », lui ai-je demandé au téléphone, trois jours plus tôt.

Nous entamons notre tournée, d'aberrants sauts de puce – coincé entre Houston, au nord, et Canal Street, au sud, Broadway et West Broadway, le quartier, classé district historique, est minuscule. Les premières propriétés ne m'enchantent guère. Mais la quatrième, « mamma mia »: j'ai trouvé le loft de mes rêves. À l'angle du dernier étage d'un immeuble de 1872 en plaques de fonte préfabriquées, il est immense, évidemment, lumineux et aérien, « truly extraordinary », dit le broker, en désignant les colonnes cannelées de l'espace, les dix-sept « énormes fenêtres » et la vue à couper le souffle sur les châteaux d'eau et les corniches fleuries des façades alentour, le vieux New York. Nous sommes d'accord: la décoration, surchargée de vilaines toiles, de coussins et de plaids aux tons pastel, est indigne du lieu; elle doit être minimaliste, comme celle d'un



Sur Spring Street au paradis des addicts du shopping.

Les artistes Judith Murray et Robob Yasuda, sur leur toit, au-dessus de West Broadway. Ci-dessous, le loft qu'ils occupent depuis cinquante ans.



## Les artistes conceptuels apprécient l'architecture postindustrielle pour leurs pièces surdimensionnées

et un CV à un comité de la ville pour obtenir le statut d'Artist in Residence dont le sigle, AIR, devait être apposé sur leur immeuble – en cas d'incendie, les pompiers savaient que les étages étaient occupés. Mais pas question de vivre dans leur loft, officiellement. « Nous avons monté le lit et le frigo de nuit pour ne pas éveiller les soupçons. Nous calfeutrions les fenêtres et, si l'on sonnait à la porte, nous ne répondions pas par crainte de tomber sur un inspecteur. » Jacob El Hanani jetait, lui, ses poubelles à Chinatown et dormait sur un futon. « Je risquais d'être mis à la porte du jour au lendemain. Le bordel qui régnait à l'époque est inimaginable. J'ai payé un bakchich à un type qui n'était même pas le propriétaire pour m'installer ici », un loft sur Broadway dont le loyer s'élevait à 150 dollars en 1974 et que l'artiste franco-maroco-israélien occupe toujours – il a eu la riche idée de l'acheter entre-temps. « Il n'y avait pas de courant le week-end ni le soir. Alors, pendant des années, j'ai soudoyé le concierge avec des bouteilles de vodka afin qu'il me branche à l'électricité qui alimentait les réverbères de Broadway. »

Les premiers temps sont héroïques pour ces jeunes artistes. Les lofts sont dans un état lamentable, à l'image de New York, menacée de ruine et à l'insécurité grandissante. Les rats, les cafards, les junkies pullulent. « Les fenêtres étaient noires de crasse et les parquets souillés de peinture. L'ascenseur ne marchait pas », racontent Judith et Robert. Il n'y a ni cuisine ni salle de bains. « Il fallait réinventer ces espaces qui n'avaient jamais servi d'habitation. Nous nous entraînions pour les travaux. Un groupe d'artistes-plombiers circulait de loft en loft. » Parmi eux officiait le bientôt célèbre compositeur Philip Glass, « qui n'était pas très bon », sourit Judith. Lorsque le gaz, l'électricité et la robinetterie sont mis aux normes, les occupants peuvent prétendre au graal : le certificat d'occupation de la ville de New York qui les autorise à vivre chez eux.

Un village d'artistes s'est formé, comme à Montmartre, Montparnasse et, plus tard, à Berlin-Mitte, après la chute du mur. La vie y est bon marché, ils peuvent se consacrer à leurs œuvres et travaillent dur, l'émulation est forte, stimulante. Le minimalisme et l'art conceptuel, sous toutes leurs formes, connaissent leurs grandes heures. Ils ont pris le pas sur l'expressionnisme abstrait de Pollock et Rothko, et sur le pop art de Lichtenstein et Warhol. Donald Judd, Carl Andre, Frank Stella, Dan Flavin et bien d'autres vivent à quelques mètres les uns des autres. Leurs pièces surdimensionnées, géométriques et sobres (sinon austères) portent l'empreinte de l'architecture postindustrielle dépouillée de leurs ateliers. Ils se reçoivent, au cours de ces fameuses loft parties qui forgeront aussi la légende du quartier – les soirées chez Bob Rauschenberg, qui vivait sur Lafayette Street, un peu plus haut, étaient courues, me dit-on –, et grignotent ou prennent un verre chez Fanelli, « la Coupole du district », et au Broome Street Bar, deux institutions qui ont survécu aux

bouleversements des dernières décennies. Ils déjeunent chez Food, une coopérative montée par l'artiste conceptuel Gordon Matta-Clark, « le restaurant le plus populaire et peut-être le plus amical ici », indique mon guide, assistent à des concerts

de musique contemporaine et des performances à Kitchen, sur Broome Street. Patti Smith y récite souvent des poèmes.

À l'automne, je suis allé voir la rétrospective que le Guggenheim consacrait au peintre Alex Katz. Une toile m'a tapé dans l'œil : « Mr. and Mrs. R. Padgett, Mr. and Mrs. D. Gallup ». Elle représente deux jeunes couples chevelus en train de boire, de bavarder et de fumer autour d'une table basse. Colorée, cool et enjouée, elle reflétait pour moi ce qu'avaient dû être les soirées d'artistes new-yorkais au début des années 1970 – le tableau date de 1971. Les Katz vivaient à SoHo, ce que je ne savais pas lorsque j'ai visité l'exposition. Aussi me suis-je mis en tête de rencontrer le

**Acheté 15 000 dollars en 1973, le loft des peintres Robert Yasuda et Judith Murray vaut aujourd'hui plus de 6 millions**

décide que la « vallée » doit être rasée, ainsi qu'une partie du Village, de Little Italy et de Chinatown, au profit de la Lomex, la Lower Manhattan Expressway, une autoroute qui traversera le bas de la ville. Une étrange coalition d'activistes urbains, d'artistes, de boss italiens et chinois, multiplie les recours. Le maire de New York, John Lindsay, enterre le projet au bout de dix ans. Son sort en suspens, le district ne s'est pas développé, mais une centaine d'artistes s'y est installée.

Judith Murray et Robert Yasuda, en couple depuis soixante ans, acquièrent un loft sur West Broadway en 1973 pour 15 000 dollars – surmonté d'un toit-terrasse, il doit bien valoir entre 6 et 8 millions aujourd'hui. Les deux peintres y vivent encore. « Nous voulions acheter car nous avons été expulsés du précédent. » Mais la propriété ne les protégeait que partiellement : les artistes n'étaient pas censés habiter dans leur loft, seulement y travailler. « Le zonage à New York est très strict, m'a expliqué James Sanders. Les zones M désignent les manufacturières, les C les commerciales et les R les résidentielles, les seules où les gens sont autorisés à vivre. Jusqu'à la fin des années 1960, la « vallée » était un district M1, un secteur d'industries légères. Elle est ensuite passée en M1-A ou B : les artistes pouvaient y travailler à condition de le prouver et de s'installer aux étages supérieurs des bâtiments afin de ne pas chasser les dernières entreprises qui occupaient les rez-de-chaussée. » Judith et Robert se souviennent avoir présenté des échantillons de leur travail

célèbre peintre, âgé de 96 ans.

Autant l'écrire tout de suite, j'ai raté mon interview. Katz s'était déjà retiré dans le Maine lorsque je suis arrivé à New York le 11 juin. J'ai décroché un entretien téléphonique pour le vendredi 23 à 15 heures. Personne ne répond au numéro que son bureau m'a communiqué à l'heure dite. Regrettable : je me suis retiré à la Maison scandinave, un des rares endroits de la mégapole où l'on peut entendre son interlocuteur sans porter de sonotone. J'ai patienté, rappelé, en vain et repris ma route. À 16h45, son petit-fils, Oliver, me fait savoir que nous pouvons faire l'interview « maintenant ». Je me réfugie dans un café, qui n'est autre que l'historique Broome Street Bar. À l'intérieur, la musique braille, inutile de s'appesantir, et sur la terrasse où je prends place, le rafut est tout aussi assourdissant : les New-Yorkais partent en week-end par le Holland Tunnel auquel mène la rue, c'est l'heure de pointe. De notre conversation mutilée, je retiens peu de choses : Alex Katz a acheté un loft au coin de Prince et de West Broadway pour 9 500 dollars en 1968, l'a retapé de fond en comble pendant six mois, adorait boire du whisky et fumer des cigarettes avec sa femme et ses amis, comme sur la peinture admirée au Guggenheim, et mangeait régulièrement dans un boui-boui italien du nom de Luizi, sur Prince Street. Il vit toujours à SoHo.

Angela Westwater en juin. Elle a ouvert sa galerie à SoHo dans les années 1970. Ici, devant des œuvres de Bruce Nauman.

Luizi a été racheté en 1975 par Serge et Guy Raoul, deux frères originaires du village d'Altkirch, en Alsace. À sa place, mais sans modifier le décor – un long bar à l'américaine, quelques tables, des boiseries sombres –, ils ont fondé Raoul's, le premier bistrot français de SoHo. « La maison a décollé grâce au steak au poivre, rapidement la référence à New York – j'en conviens, il est délicieux. Andy Warhol, Judy Christie, Leo Castelli et ses artistes venaient dîner régulièrement », raconte Guy, le cadet : la vallée est devenue SoHo, ce quartier d'artistes South of Houston (au sud de Houston Street) où la scène hype du New York électrique de la fin des années 1970 se montre régulièrement. The place to be, disait le guide. « The place to be », répète Jeffrey Deitch, galeriste, commissaire d'exposition et ancien directeur du musée d'Art contemporain de Los Angeles. Sitôt diplômé en 1974, le jeune homme s'y est précipité. Il décroche un premier job à la galerie John Weber. « Artistes, curateurs, collectionneurs, critiques, américains et européens, tous les gens importants de l'art contemporain étaient là désormais. On se croisait aux vernissages, dans les bistros. Il y avait de l'énergie, une extraordinaire concentration de talents et d'intelligences. Nous formions une communauté, c'était fabuleux. » En quelques années seulement, des dizaines de galeries se sont ouvertes dans



ce village ; et depuis le 25 septembre 1971, il possède sa cathédrale, un immeuble qui fut l'entrepôt d'une compagnie de papier, sise au numéro 420 de West Broadway. Quatre galeries, Castelli, Sonnabend, Weber, Emmerich, sont inaugurées ce jour-là. « Ce fut le premier grand magasin du monde de l'art... et soudain, SoHo est devenu le centre du monde, l'endroit où l'on vivait : tout le monde de l'art s'y est déplacé », [SUITE PAGE 80]



Le café Fanelli, à l'angle de Mercer et Prince Street. Ce repaire d'artistes des années 1970 est devenu une institution new-yorkaise.

James Sanders, architecte et historien passionné d'urbanisme, chez lui, près de SoHo.

L'artiste Jacob El Hanani, qui vit à Broadway depuis 1974.

## Ce lieu unique bascule au moment où s'ouvrent la brasserie chic Odeon et la première boutique Agnès b.

d'années à l'époque. Woody Allen et ses acteurs y déambulent dans une scène de « Manhattan ». « Un samedi matin à SoHo était l'une des choses les plus belles, émouvantes et optimistes des rituels new-yorkais des années 1980 », écrit Adam Gopnik.

Andy Warhol et ses acolytes n'appartiennent pas à cet univers-là. « Nous passions aux vernissages – Castelli était le galeriste d'Andy, après tout – mais nous ne nous éternisions pas. Les artistes de SoHo étaient des intellectuels, des gens sérieux, on ne les croisait pas au Studio 54 ! À leurs yeux, Andy était un personnage frivole à la mode, entouré de gens riches. Les artistes ne deviendront hype qu'à la décennie suivante avec les Schnabel, Haring, Basquiat et Koons – dont les œuvres (et les formats) seraient plus accessibles auprès du grand public que celles des minimalistes. C'est alors que se mélangeront les mondes de l'art, de la mode, de la musique et de l'argent, et que SoHo, dans sa forme originelle, se désintègrera peu à peu », m'explique Bob Colacello, écrivain, photographe (on pouvait admirer ses clichés

glamour et malicieux à la galerie Ropac, à Paris, en début d'année) et ancien rédacteur en chef de la revue « Interview », d'Andy Warhol.

Les autrices du vieux guide le pressentaient. J'ai retrouvé l'une d'elles, Barbara Jakobson : « Le côté pratique mis à part, nous

voulions laisser la trace d'un lieu unique dans l'histoire de l'art américain sur le point de basculer. Je me souviens très bien d'un déjeuner avec un promoteur immobilier à la même époque. En l'écoutant, j'avais le vertige : ils vont tout acheter, mon Dieu, c'est la fin, me suis-je dit. » Quels en sont les signes précurseurs ? L'ouverture de la brasserie chic The Odeon, de l'autre côté de Canal Street, de la boutique Agnès b., des premiers hôtels ; la fermeture d'une jardinerie ; l'apparition de décorations de Noël ; le succès planétaire d'« Une femme libre », un film de Paul Mazursky, tourné dans le district... : chaque interlocuteur a sa petite

idée. SoHo n'est plus un secret pour personne, SoHo est victime de son succès.

L'économie du quartier change. « Avec les artistes sont venus les collectionneurs puis les restos, puis d'autres restos et des magasins de fringues et, plus tard, les grandes marques de luxe, qui ont attiré un nombre toujours croissant de touristes. Ils entraient dans les galeries avec leur poussette comme au supermarché. Certaines ont grimpé aux étages, d'autres ont déménagé, les propriétaires préférant louer les lieux plus cher à des commerçants », témoigne Jacob El Hanani. Des artistes migrent vers Tribeca, le Lower East Side, Brooklyn, déjà ; plus besoin de peindre ou de sculpter pour s'établir à SoHo : des éditeurs, des banquiers, des stars du showbiz, et Rupert Murdoch, le magnat de la presse conservatrice, s'offrent un loft, avec cuisine ouverte, le must, un art de vivre inédit popularisé par les médias. Jan Hashey, une artiste, ancienne étudiante de Katz à Yale, devenue agente immobilière à la fin des années 1980, se rappelle avoir

vendu un premier loft à 1 million de dollars quelque temps plus tard. « La gentrification s'opère, la population originelle est remplacée par une autre, plus aisée. Sous Reagan, la dérégulation des marchés financiers et les baisses d'impôts libèrent d'énormes quantités d'argent. Plutôt que s'offrir un appartement modeste dans l'Upper East Side comme leurs parents, les yuppies s'installent downtown dans de grandes surfaces et achètent de l'art, le nouveau cool », m'explique Thomas Dyja, auteur d'une histoire contemporaine de New York. « Greed ! » (avidité, cupidité !), proclame Michael Douglas dans « Wall Street ». La ville de New York, très endettée, laisse faire. L'augmentation exponentielle des prix de l'immobilier lui rapporte des revenus importants. Jay McInerney évoque un « nouvel âge plaqué or ». L'antihéros de « Bright Lights, Big City » (Journal d'un oiseau de nuit), son premier roman publié en 1984, sniffe des rails de cocaïne dans les toilettes de l'Odeon : une époque s'achève.

C'est Paula Cooper, encore elle, qui donne le coup de grâce au « vieux » SoHo. Elle déménage sa galerie à Chelsea en 1996. Ses collègues suivent, à de rares exceptions près, comme Jeffrey Deitch, dont la galerie n'a jamais bougé.

« Oh my god ! », se sont exclamés les protagonistes les plus âgés de cette histoire en feuilletant le vieux guide. Ils y ont parfois découvert leur portrait, shooté par Robert

Mapplethorpe, ou ceux d'amis et de collègues disparus. Ils sont émus, nostalgiques mais lucides. SoHo était une comète, une équipée trop belle pour durer dans une ville aussi scrutée que New York. Ils ont participé à une aventure extraordinaire, laquelle a redonné vie au sud de Manhattan, établi définitivement New York en capitale de l'art contemporain et irradié le monde entier : SoHo a transformé la façon de vivre et de concevoir la ville. Plutôt que détruire les vieux quartiers, on les protège et on leur offre une seconde vie, quitte à les fossiliser ; et dans la mégalopole post-générée et post-sexuée, le plus grand coffee-shop du monde depuis que la consommation de cannabis y est autorisée, les choses n'en finissent jamais de bouger. À la faveur de l'épidémie de Covid, les loyers ont (un peu) baissé et des dizaines de galeries, « les plus dynamiques », dit Jeffrey Deitch, en ont profité pour s'installer à Tribeca. À deux pas de SoHo, downtown est à nouveau au cœur de l'art new-yorkais, même si les jeunes artistes ne peuvent y vivre.

Bob Colacello m'invite à une fête chez Vito Schnabel quelques jours avant mon départ. Le galeriste a organisé la soirée que j'envisageais pour l'inauguration de mon loft à 9 millions de dollars. Kylian Mbappé, et Angela Merkel sont absents mais il y a des artistes, des milliardaires, des femmes et des hommes superbes et le petit-neveu d'Isaac Bashevis Singer à l'étage dont les parois

Jeffrey Deitch, légende de l'art contemporain, est resté fidèle à SoHo.



déclarait le peintre Billy Sullivan à Annie Cohen-Solal.

L'arrivée downtown de Leo Castelli est un événement, le signe qui ne trompe pas. Le marchand d'art triestin, débarqué à New York au début de la guerre, a été le grand promoteur de l'expressionnisme abstrait et du pop art. Sa galerie uptown, sur Lexington Avenue, était une référence. Il « avait introduit les courants de l'art américain dans l'histoire de l'art en général et gagné une nouvelle crédibilité, aussi bien aux États-Unis que dans le monde », écrit sa biographe. « L'ouverture de sa galerie et celle, un étage au-dessus, d'Ileana Sonnabend, son ex-femme, une extraordinaire dénicheuse de talents, a définitivement lancé SoHo. À 60 ans passés, Castelli était une figure respectée, paternelle et toujours élégante. Il était le boss du quartier », estime la galeriste Angela Westwater, qui le croisait quotidiennement au 420 West Broadway lorsqu'elle travaillait chez John Weber au début de sa carrière.

Les samedis de vernissage à SoHo attirent les foules. Ils rassemblent le village, bientôt le monde de la culture, les branchés, les jeunes curieux, les collectionneurs et les nantis de l'Upper East Side. « C'était comme une immense block party. Il y avait un monde fou dans les rues », se souvient James Sanders, âgé d'une vingtaine

**Jacob El Hanani, artiste : « En 1974, j'ai payé un bakchich à un type qui n'était même pas le propriétaire pour m'installer ici ! »**



Olivier Guez et la supermodel Helena Christensen.



La vitrine de la boutique Louis Vuitton, au 116 Greene Street.

boisées sont tapissées de toiles de Julian Schabel, son père, et d'Andy Warhol – entre autres. Je vais trouver Bob en fin de soirée. Une fête dans le SoHo de la grande époque ressemblait-elle à celle-là ? Non, c'est très Factory, me répond-il. Qu'importe, Helena Christensen est là. — Olivier Guez

L'écrivain publiera « Mesopotamia » aux éditions Grasset en 2024.